

# À tout hasard – *Puzzle*

par Claude Haumont

à Paul Van Melle  
et Jean-Marie Luffin

*Le monde vivant ne cesse de jouer aux dés,  
et, n'en déplaie à Einstein,  
il ne laisse aucune place au moindre indice  
d'un dieu qui viendrait le piper !*

André Langaney

## Première pièce

Il n'était pas évident – ou extraordinaire – aux enfants de *Lucy* que le Soleil réapparût chaque matin; on peut le penser, et imaginer la suite : l'existence nécessaire des dieux, puis des lois naturelles. Même les éclipses ne sont pas laissées au hasard, ni le passage des comètes, ni le mouvement des mondes ; il fallait *donc* un Grand Horloger, qui fût aussi Grand Architecte, Grand Mécanicien, Grand Législateur, etc. Grand Informaticien, de nos jours ! De beaux esprits se chargeront d'inventer ce Grand Cumulard.

On s'avisa plus tard que l'Univers tout entier, et singulièrement la Vie, semblent avoir un projet, gagnent sans cesse en complexité<sup>1</sup>. Pierre Teilhard de

---

<sup>1</sup> S'il existe en effet une des ramifications de l'arbre évolutif qui n'a cessé de se complexifier, on trouve aussi (c'est d'ailleurs, selon Stephen Jay Gould, une des caractéristiques les plus évidentes de la vie) des êtres vivants dont la stabilité, depuis plus de trois milliers

Chardin S.J., récupérant Darwin, avant d'être à son tour mâché et remâché par Hubert Reeves, Trinh Xuan Thuan et quelques autres, pronostiqua (le mot est de lui) : « le contact entre la Pensée, née de l'involution sur soi de l'étoffe des choses, et un foyer transcendant "Oméga", principe à la fois irréversibilisant, moteur et collecteur de cette involution<sup>2</sup> ».

Et Jacques Monod vint qui suggéra le mot *téléonomie* pour nommer le projet apparent du vivant : « L'une des propriétés fondamentales qui caractérisent tous les êtres vivants sans exception : celle d'être des

---

de millions d'années, ne laisse pas de poser quelque problème : les *bactéries*. Toutes proportions gardées, ce sont elles qui ont le mieux réussi : parfaitement adaptées, même aux conditions les plus extrêmes, elles jouissent en outre d'une diversité remarquable, et sont quasiment indestructibles. On pourrait ajouter que la complexification évolutive ne va pas de soi, et que certains organismes, très répandus (bactéries parasites, virus...) évoluent plutôt vers la *simplification* ! Encore une fois, nous voici dépossédés : jetés sur une planète minuscule et provisoire, tournant avec d'autres autour d'une étoile modeste et condamnée à disparaître, comme il y en a des milliards, quelque part en marge d'une galaxie (*la Galaxie* !), parmi d'innombrables voisines, l'être humain s'est autoproclamé en dernier ressort, *Champion du Vivant*, Créature de Dieu – à son image bien entendu ! Fasciné par son aventure anthropologique (ne parle-t-il pas, en jouant avec les mots, du *Principe anthropique* ?), la complexité de son cerveau et la subtilité de son esprit, sans doute y a-t-il vu quelque chance de sauvegarder son Ego et son appétit de transcendance ? Évidemment, jusqu'à nouvel ordre, sans doute est-ce par sa réflexion qu'il peut se situer avec lucidité, et à sa pensée, à sa raison qu'il doit l'orgueil de reconnaître sa modestie cosmique. Et si, comme c'est prévu, les Coen du M.I.T. produisent leur Golem, c'est l'Homme et ses semblables qui l'auront imaginé, calculé, construit, *créé*. Restent, éventuels, les petits hommes verts, un peu gênants !

<sup>2</sup> Pierre Teilhard de Chardin, *Le phénomène humain*, Le Seuil, Paris 1955, p. 341. Ouvrage (sans *Imprimatur* !) qui fut aussi, à l'époque, un « phénomène de librairie » !

objets doués d'un projet [...] cette propriété que nous appellerons la téléonomie [...]. L'objectivité nous oblige à reconnaître le caractère téléonomique des êtres vivants<sup>3</sup>».

\*

Restent peut-être un rien ou un semblant de liberté, une rencontre imprévisible, quelque risque à vivre et à penser, à aimer... Ce qui ne va pas de soi ! Et comme le dit très justement Serge Moscovici : « Le déni du fortuit est une donnée fondamentale de notre vie cognitive et affective<sup>4</sup> ». Aussi bien l'on cherchera toujours *le* ou *les* responsables, et l'on jouera toujours à la Bourse et à la... roulette russe !

Faute de connaître la cause initiale, on continuera de brûler des cierges devant les images de sainte Rita et de saint Antoine, des bâtonnets d'encens aux pieds des statues de Bouddha ou de Vishnu, on s'agenouillera en direction de la Mecque sur un tapis de prière... Et sur d'autres tapis, on remettra sans cesse les grandes questions (*D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*), et l'on continuera d'y déposer sa mise craignant de la brûler avant de lancer les dés ou de jouer sa dernière carte !...

Mais puisque nous en sommes aux *grandes questions*, souvenons-nous de celle que posait Albert Einstein à Niels Bohr, en 1935 : « La description de la réalité

---

<sup>3</sup> Jacques Monod, *Le Hasard et la nécessité*, Le Seuil, Paris 1970, p. 22.

<sup>4</sup> Serge Moscovici interrogé par Émile Noël, *Le Hasard aujourd'hui*, Points, Seuil 1991, p. 22.

physique par la mécanique quantique peut-elle être considérée comme complète<sup>5</sup> ? »

Quand le second rendit visite au premier à Princeton, deux ans plus tard, le débat s'orienta très vite vers une autre question : « Qu'aurait pensé de tout cela le grand Spinoza ? » Pour Einstein, le polisseur de lentilles amsteldamois aurait partagé son opinion : « La mécanique quantique ne satisfait pas à l'unité, au déterminisme, à l'objectivité, à la nature matérielle et (surtout) à l'harmonie idéale du Monde... Une bonne théorie physique décrit complètement la réalité physique »<sup>6</sup>.

Perfection interne et confirmation externe, tels étaient les maîtres mots d'Einstein quant il définissait ce qui doit caractériser une bonne théorie physique, et, en 1944, il écrivait à Max Born : « Tu crois au dieu qui joue aux dés, et moi au règne parfait de la loi dans un monde où quelque chose existe objectivement, que j'essaie de saisir d'une manière sauvagement spéculative<sup>7</sup>. »

Intuitivement, Einstein ne supportait pas l'idée que le monde ne fût pas dynamiquement ordonné, et que les lois statistiques (de la mécanique quantique) fussent les lois de la réalité : *Dieu ne joue pas aux dés !* Il écrivit plus tard à James Frank : « Je peux imaginer que Dieu créa un monde sans aucune loi naturelle. Un chaos, en bref. Mais l'idée que les lois statistiques sont

---

<sup>5</sup> *Physical Review* 47, 777, 1935.

<sup>6</sup> Boris Kousnetsov, *Einstein*, Marabout (MU 128), Ed. Gérard et Cie, Verviers 1967, p. 260.

<sup>7</sup> *idem* p. 260 et 261

décisives et que Dieu tire au sort m'est très antipathique<sup>8</sup>. »

\*

Léopold Infeld décrit Einstein au travail : « Un mécanisme extrêmement vital active constamment son cerveau. C'est la force vitale sublimée [...] on sent que le mécanisme de son esprit travaille sans interruption. C'est un mouvement constant que rien ne peut arrêter<sup>9</sup>. »

\*

D'un autre cerveau, Paul Valéry écrit : « Ce sont des corps glorieux que les corps de ses pensées : ils sont subtils et incorruptibles<sup>10</sup>. [...] Je lui ai dit un jour qu'il était de la nature d'un grand savant<sup>11</sup>. [...] Cette tête si mystérieuse avait pesé tous les moyens d'un art universel ; [...] elle s'était trouvée au plus haut de soi-même un instinct de domination de l'univers des mots, tout comparable à l'instinct des plus grands hommes de pensée qui se sont exercés à surmonter, par l'analyse et la construction combinées des formes, toutes les relations possibles de l'univers des idées, ou de celui des nombres et des grandeurs<sup>12</sup>. »

---

<sup>8</sup> Carl Seeling, Albert Einstein, *Leben und Werk eines Genies unserer Zeit*, Zürich 1960, p. 396.

<sup>9</sup> Léopold Infeld, *Quest*, New York, Doubleday, Doran 1941.

<sup>10</sup> Paul Valéry, « Stéphane Mallarmé », in *Variétés II*, Gallimard, Paris 1930, p. 170.

<sup>11</sup> Paul Valéry, « Lettre sur Mallarmé à Jean Royère », in *Variétés II*, Gallimard, Paris 1930, p. 199.

<sup>12</sup> *idem.* p. 211.

\*

Après l'enterrement de Stéphane Mallarmé au petit cimetière de Samoreau, passé le pont de Valvins, de l'autre côté de l'eau, le 11 septembre 1898, Auguste Rodin posa la question à ses voisins, sur le chemin du retour : « Combien de temps faudra-t-il à la nature pour refaire un cerveau pareil<sup>13</sup> ? »

## Deuxième pièce

Combien de temps faudra-t-il à la nature pour refaire un cerveau pareil à celui de Stéphane Mallarmé ? de Rodin ? de Debussy ? d'Einstein ?... À l'identique ? C'est impossible ! Quoique aujourd'hui, nous dit-on, le clonage changerait quelque peu la donne...

Avec la frénésie de la nature et de ceux qui la manipulent, ce serait ainsi de l'ordre du possible. Des cerveaux comparables, bien plus : « améliorés » ! La trop fameuse Nature et son chef-d'œuvre, l'Homme, joueraient ainsi le rôle qu'ils semblent se donner, ou qu'on leur prête : aller sans cesse vers plus de complexité, plus d'esprit... Plus d'âme ?... Cap vers *Oméga* ?

Qui, dès lors, de Teilhard de Chardin ou de Monod aurait gagné ? Aux points, d'ailleurs, ou au Chaos ? Et qui emportera la mise ?

Du diable (il fallait bien qu'il pointe enfin ses oreilles de faune), du diable donc si on sait où ces par-

---

<sup>13</sup> Henri Mondor, *Vie de Stéphane Mallarmé*, Gallimard, Paris 1941 (rééd. 1950), p. 803.

ties d'échecs, de go, de dominos, de dés plus ou moins pipés, nous conduiront demain. Une fois encore, ce serait au Hasard de décider ? Ou plus certainement au Chaos ?

En guise de consolation, peut-être nous dirait-on que les systèmes chaotiques, dont le cerveau humain est un bel exemple naturel, se caractérisent à la fois par le déterminisme et l'imprévisibilité... Ce qui laisserait au moins une chance, quelque place à la liberté. Au Hasard ?

Place donc au Hasard, *qu'un coup de dés jamais n'abolira !*

\*

Un matin d'automne, en 1962, je me recueillais devant la tombe de Stéphane Mallarmé, le plus modeste et le plus orgueilleux des poètes français. Ce n'est pas le hasard, pas tout à fait, qui m'avait conduit là : il avait suffi d'une *pichenette* pour faire passer le système, le cours de ma vie en l'occurrence, du chaotique au périodique, ou presque !

Dans le désordre à la fois affectif, social, intellectuel, spirituel où je me trouvais, j'avais choisi cet embranchement : me trouver un beau matin d'automne devant la tombe de Mallarmé, dans le petit cimetière de Samoreau, non loin de Champagne-sur-Seine, où des cousins m'avaient invité à passer quelques jours.

Levant les yeux vers le fleuve, roussi par le reflet des arbres en ce doux soleil d'arrière-saison (*un so-*

*leil arriéré*, eût dit Rimbaud), je vis distinctement une voile, et je pensai en souriant : « la yole de Mallarmé... » Ainsi les coïncidences nous rassurent-elles parfois, en nous émerveillant...

J'ai pu constater, souvent, que certaines périodes de la vie, au moment où elle risque de basculer, paraissent concentrer de telles coïncidences, les attirer comme les pointes la foudre.

Cette année-là où mon existence semblait plus que jamais remise en jeu, voire en question, je me trouvais dans cet état que Breton décrit si bien dans *Nadja* ; mon esprit, mes sens aux aguets attendaient que ces « faits qui, fussent-ils de l'ordre de la constatation pure, présentent chaque fois toutes les apparences d'un signal, sans qu'on puisse dire au juste de quel signal, qui font qu'en pleine solitude, je me découvre d'in vraisemblables complicités, qui me convainquent de mon illusion toutes les fois que je me crois seul à la barre du navire<sup>14</sup> ».

\*

Le lendemain matin, assez tôt je crois, mes pas me conduisent pour la première fois en amont de la Seine, vers Moret-sur-Loing où vécut dix ans et mourut Si-

---

<sup>14</sup> Je recopie à l'instant cet extrait du premier volume des œuvres complètes d'André Breton (La Pléiade, p. 652), et je m'aperçois que cette ultime version de *Nadja* comporte un avant-dire datant de Noël 1962, soit peu de mois après l'expérience que je viens de narrer et celle que je raconte ensuite et qui eut lieu le lendemain aux portes de Moret-sur-Loing, ville où André Breton fut caserné pendant l'été 1918 !

sley<sup>15</sup> ; nombre de ses œuvres visent d'ailleurs à saisir les variations les plus subtiles de la lumière dans ce coin si calme et si beau de Seine-et-Marne.

Il me semble que mes pas s'inscrivent dans les pas de mille et un fantômes, ceux des amis de Mallarmé qu'il invitait dans sa maisonnette de Valvins ; ceux des peintres de Barbizon ; ceux des impressionnistes... et même de quelques surréalistes<sup>16</sup>.

Tout se passe comme si, ayant affronté la veille, sur la tombe de celui qui la porta au plus haut point d'incandescence, la Poésie, je voulais (je devais ?) cette fois me confronter à la Peinture, dans la lumière dorée de cette cité-là, sous l'automne de ses frondaisons, le long de la Seine, sur ces chemins de couleur, où les traces de tant de *passants considérables* se sont croisées.

Il semble qu'en moi les balances les plus sensibles (balances d'apothicaires ?) soient prêtes à peser le

---

<sup>15</sup> Alfred Sisley vécut à Moret de 1889 à 1899. Il y mourut donc un an après Mallarmé à Valvins, quelques kilomètres plus loin en aval, proche d'Avon, de Barbizon et de Fontainebleau. A-t-il assisté à l'enterrement du Poète à Samoreau ? C'est probable : il faisait partie des peintres (Monet, Pissaro, Cézanne, Renoir, Degas...) qui se réunissaient, un jeudi par mois, autour de Stéphane Mallarmé à Paris, au Café Riche. Et Moret n'est pas très éloigné de Valvins, où Mallarmé se retirait souvent, s'étouffa et mourut !

<sup>16</sup> J'apprendrai longtemps après mon séjour là-bas qu'André Breton (infirmier au 81<sup>e</sup> régiment d'artillerie lourde, 64<sup>e</sup> batterie), caserné, entre mai et septembre 1918, à Moret-sur-Loing puis à Saint-Mammès, le village le plus proche en aval, y entretenait avec nombre d'écrivains une correspondance abondante. C'est à Moret-sur-Loing qu'il recopia, dans l'exemplaire de Philippe Soupault que Louis Aragon lui avait apporté, les pages les plus belles selon lui des *Chants de Maldoror* ! Il aimait à ce point la région qu'il y séjourna plusieurs fois entre 1920 et 1930.

pour et le contre, alors qu'en fait je pressens (je sais ?) qu'à mon insu, ici et maintenant, tout un futur peut se jouer, comme il se doit : *sur un coup de dés* !

Ainsi vais-je à Moret, mais je suis ailleurs, en pensée, en aval, sans aucun doute à Samoreau, ou plutôt à Valvins, sur l'autre rive, où Mallarmé montra les belles feuilles du *Coup de Dés* au jeune Paul Valéry.

Le 14 juillet 1898, le Disciple se trouvait en effet à Valvins, dans la petite campagne du Maître, qui l'avait conduit jusqu'à son minuscule cabinet de travail. « Sur le rebord d'une fenêtre ouverte au calme paysage, étalant les magnifiques feuilles d'épreuve de la grande édition composée chez Lahure (elle ne vint jamais à paraître), il [Mallarmé] me fit le nouvel honneur de me demander mon avis sur certains détails de cette disposition typographique, qui était l'essentiel de sa tentative<sup>17</sup>. »

C'est la troisième fois que Paul Valéry voit le *Coup de Dés*. Il fut aussi le premier à entendre et à lire ce poème extraordinaire, rue de Rome, à Paris. Et le 30 mars 1897, Stéphane Mallarmé lui remettait les épreuves corrigées d'*Un Coup de Dés* qu'allait publier la revue anglaise *Cosmopolis*. « Il me dit avec un admirable sourire, ornement du plus pur orgueil inspiré à un homme par son sentiment de l'univers : *Ne trouvez-vous pas que c'est un acte de démente ?*<sup>18</sup> »

Valéry s'empressa de montrer le poème à André Gide, qui le relut à Florence, le 5 mai 1897, dans *Cosmopolis* ; il envoya aussitôt une lettre enthousiaste à

---

<sup>17</sup> Paul Valéry, « Le Coup de Dés », in *Variétés II*, Gallimard, Paris 1939, p. 180.

<sup>18</sup> *idem* p. 180.

Mallarmé qui lui répondit le 14 du même mois.

*Un Coup de Dés* aurait dû paraître ensuite en édition de luxe, elle promettait d'être superbe, aussi magnifique que celles du *Corbeau* et de *L'Après-midi d'un Faune*, illustrées par Manet. Vollard souhaitait même qu'après *Un Coup de Dés*, illustré par Odilon Redon, *Hérodiade* le fût par Vuillard.

Le 14 juillet 1898, Paul Valéry a vu Stéphane Mallarmé pour la dernière fois, admiré les épreuves de la grande édition d'*Un Coup de Dés* qui demeura inachevée, et, tard dans la soirée, les deux poètes, le Maître et le Disciple, grisés de tabac, de vin et de mots, marchent vers le chemin de fer. Sans doute est-ce déjà la nuit ; *l'innombrable ciel de juillet* brille de tous ses mondes étincelants. Il est facile d'imaginer l'exaltation du jeune poète : il a vingt-six ans<sup>19</sup> il pense : (*Mallarmé*) *a essayé d'élever enfin une page à la puissance du ciel étoilé.*

\*

---

<sup>19</sup> Nouvelle coïncidence, et je la découvre aujourd'hui : alors que je marche dans les pas du disciple fantôme, en 1962, j'ai moi aussi, depuis peu, vingt-six ans ! Messieurs de la Faculté, éminents professeurs Capgras et Sérieux (*sic*), vous n'auriez certes pas manqué, à partir de ces collections et de ces rapprochements, sans parler des processus d'identification répétés, de diagnostiquer les symptômes évidents d'un « superbe » délire interprétatif.

### Troisième pièce

L'ai-je rêvée, cette chapelle orthodoxe à coupole dorée, au milieu des prairies, sur une hauteur, à ma gauche, étincelant au doux soleil d'automne ? Je la vois, il me semble, entre Champagne et Saint-Mammès, où le Loing rafraîchit les eaux de la Seine.

Je vais à Moret comme on va dans les songes.

Ai-je d'abord franchi la porte médiévale et vu la Maison dite de François I<sup>er</sup> ? On y aurait tenu à l'écart des ragots et des regards de la Cour une belle métisse, « fruit des amours coupables » d'une Reine ou d'une Dame de haut rang avec son Valet noir – ma mémoire est incertaine : aurais-je lu cette anecdote dans un guide touristique ? Dans un roman d'Alexandre Dumas<sup>20</sup> ?

À cette heure – la matinée s'avère à peine – le restaurant où je compte déjeuner n'est pas ouvert. Je suis ressorti de Moret, vers Saint-Mammès. Sur le fleuve encore jeune un grand nombre de péniches me rappellent Thuin et la Thudinie, d'où est issu Pierre Brogniez, mon cousin de Champagne-sur-Seine, dernier rameau d'une des branches de ma famille paternelle : la coïncidence est émouvante.

---

<sup>20</sup> Feuilletant *Le Quid 1988*, en décembre 1997, je tombe sur cet article (Histoire de France. Encadré p. 605 : *Quelques personnages du règne de Louis XIV*) : « Négresse de Moret - Religieuse noire qui, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, vivait au couvent de Moret (S. et-M.) et y recevait la visite des plus hauts personnages de la Cour. Appelée sœur Louise Marie-Thérèse, elle était, disait-on, la fille de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV et d'un Noir, qui lui servait de page ».

Assis sur un banc au soleil, j'attends que midi sonne au clocher de la vieille église de Moret.

Le paysage ressemble à un Sisley, s'il est vrai que nous ne voyons les choses qu'à travers les regards des artistes qui les ont traduites et *re-présentées*.

De l'autre côté du chemin, justement, une jeune femme — mais c'est peut-être un fantôme — peint sur le motif, au bord du confluent du Loing et de la Seine. Je distingue à peine son chevalet. Elle agit comme font le plus souvent les peintres : elle recule, s'arrête, considère sa toile, la tête légèrement de côté, la palette dans une main, le pinceau dans l'autre, le geste suspendu ; puis elle retourne à son œuvre, et la reprend avec délicatesse. Je suis des yeux, le cœur battant à ce rythme, le pas de danse recommencé, attendu, classique, et si la mise en scène paraît un peu convenue, la présence de la jeune artiste, impressionniste j'en jurerais, *réalise* à merveille ce que ma rêverie attendait là et à ce moment.

Bouleversé, je constate une nouvelle fois, avec une espèce d'approbation du cœur, et de l'esprit, que le monde (la réalité ?), pour peu que certaines « règles » inconnues soient observées à notre insu joue à souhait les jeux les plus subtils du désir — et pourquoi pas de la raison.

Examinant avec attention la jeune femme qui me tourne le dos (elle est petite, menue...), je suis frappé par un détail, (et quel détail !) qui aurait dû me sauter au yeux, tant il correspond au mode « pictural » qui m'environne et me séduit : *la longue chevelure d'un beau roux automnal qui tombe jusqu'à la taille.*

Je veux voir de près cette *créature des lisières* qui semble sortie d'un Degas plutôt que d'un Renoir, lui parler, entendre sa voix, admirer son travail même s'il n'est pas admirable.

Je m'approche. Elle a deviné ma présence car elle s'arrête de peindre. Elle ne se retourne pas. Elle est comme pétrifiée. Je murmure doucement une banalité : sans doute la prié-je de m'excuser ? Elle ne bouge toujours pas, ne dit mot. Je jette un coup d'œil à sa toile, plus proche d'un Seurat ou d'un Signac que d'un Sisley. La jeune artiste, immobile, montre un profil régulier, une peau étonnamment mate pour une rousse.

Soudain elle me fait face, et je ne peux retenir un mouvement de répulsion que je regrette aussitôt, mais elle en a l'habitude : *la partie droite de son visage est ravagée par une sorte de loup.*

Maîtrisant mal mon émotion, maladroit, je parle, je parle... des pointillistes, des impressionnistes, de Seurat, de Signac, de Pissaro, de Sisley, des peintres de Barbizon, de Mallarmé, du paysage, de la peinture qu'elle en fait... Elle me répond d'une voix très douce, un peu rauque, mais elle semble apaisée, et calmement se remet à peindre... Alors, le feint et le faux de nos propos s'estompent ; nous confrontons nos goûts ; je lui raconte mon pèlerinage de la veille...

Maintenant complices par des admirations communes, nous pourrions être « amis » si je ne sentais monter en moi cette émotion suspecte, cette exaltation que je reconnais trop bien, qui risque de se traduire par un geste impulsif, spectaculaire, excessif, romantique, égoïste en fin de compte, sans issue en tout cas, sans avenir... (J'entends d'ici la tribu intérieure qui bêle :

« ne fais pas cela ! Et de regretter aujourd'hui ces voix de lâcheté...) *J'aurais voulu la serrer dans mes bras !*

Toute ma vie questionne ces instants-là où les choses sont à la fois possibles et impossibles, ridicules et merveilleuses, magiques... Et l'on s'éloigne poliment, à pas comptés et débordant de honte, la gorge nouée, le cœur serré.

Sans doute ai-je pensé en fuyant ainsi — et c'était un adieu, un adieu qui soudain prenait tout son sens, un adieu au passé, à *mon* passé... — que la médecine pourrait bientôt rendre sa beauté au visage de la jeune rousse, la médecine dont je venais, cet automne-là justement, d'abandonner à jamais les amphis, les labos, les salles interdites au profane, le monde clos, les ambitions, les complicités, les rêves...

\*

*Jamais un coup de dés n'abolira le hasard...* Et les coïncidences nous en apprennent plus long sur « la réalité » que le bon sens qui dénie le fortuit !

Telle *rencontre* paraît obéir à des lois qui aujourd'hui ne sont plus inconnues à la science : Jérôme Cardan rêvait de nombres imaginaires, il les formula ; on ne les prit au sérieux que trois siècles plus tard, et la physique moderne serait incompréhensible sans eux.

La véritable science se fonde bien plus sur l'imaginaire que sur le bon sens. Rien n'est d'ailleurs inimaginable, et les certitudes aujourd'hui sont moins certaines que les rêves. De beaux et grands esprits affirmaient, il n'y a pas si longtemps, que jamais on ne

verra voler plus lourd que l'air, que jamais l'Homme n'ira sur la Lune, que les voyages intersidéraux sont utopiques, qu'il ne peut exister de vie ailleurs que sur la Terre...

*Dieu ne joue pas aux dés, mais où retrouverons-nous le chat de Schrödinger ? En compagnie du chat de Cheshire ? Alice vit aujourd'hui au Pays des Merveilles : ce pays est le nôtre dans l'infini des possibles, et l'on ne brûle plus les magiciens... Parfois, il est vrai, on coupe leurs crédits, et on les discrédite : l'eau, bien entendu, n'a aucune mémoire, et les fantômes sont à jamais hors champ !*

\*

Le 24 septembre 1867, Stéphane Mallarmé (il est alors plongé dans son *Hérodiade*) écrit à Villiers de l'Isle-Adam : « [...] j'avais, à la faveur d'une grande sensibilité, compris la corrélation intime de la Poésie avec l'Univers, et, pour qu'elle fût pure, conçu le dessein de la sortir du Rêve et du Hasard, et de la juxtaposer à la conception de l'Univers ».

*Toute Pensée émet un Coup de Dés (qui) jamais n'abolira le Hasard !*

Peut-on tirer un tel aphorisme de la constellation mallarméenne<sup>21</sup> ? Dira-t-on avec Jean-Claude Milner répondant à la question d'Émile Noël : « Commençons par la première question concernant la constitution de la langue : est-ce que cela ne reviendrait pas à

---

<sup>21</sup> Jean-Claude Milner interrogé par Émile Noël, *Le Hasard aujourd'hui*, Points, Seuil, Paris 1991.

s'intéresser aux rapports de l'arbitraire et du hasard ? »

J-C Milner : « Je partirai de Mallarmé : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. Il est clair que le hasard auquel il pensait était celui qui régit les relations du son au sens. Le mot « hasard » est étymologiquement issu d'un mot arabe qui signifie « jeu de dés »; Mallarmé, vraisemblablement, le savait, en sorte que l'on pourrait interpréter : le coup de dés qu'on déchiffre dans le mot « hasard » n'abolit pas le mot « hasard » lui-même. On voit que le hasard auquel Mallarmé songeait était, à ses yeux, intégralement constitutif du langage... »

Est-ce bien Hegel qui écrit : « La pure subjectivité ne relève que du hasard, tout comme la pure matérialité.<sup>22</sup> » ?

---

<sup>22</sup> Mimoun, un ami marocain, a écrit pour moi le mot « jeu de dés » (*az zahr*) en arabe. Selon un professeur de langues orientales (ULB), ce mot signifierait aussi « chance, risque » en dialecte maghrébin, ce que me confirment des amis nord-africains. *Zahr* désigne aussi « la Dame » au jeu de tric-trac. Y aurait-il un lien entre le dé, la Dame, la fleur (*zahra*) et Vénus (*zahara*) ? Les dés en Orient seraient souvent marqués d'images de fleurs au lieu de points noirs. Un autre professeur d'arabe, de l'UCL cette fois – qu'il me pardonne si je trahis sa pensée – suggère hardiment que pour nommer « la Dame » au jeu de tric-trac, le mot « fleur » serait utilisé, par une sorte de pudeur poétique. Notons que *zâr* signifie aussi « dé » en turc, et *zâr tutmak*, m'apprend Aymeric (un ami belge de père turc), une façon de lancer « trop habilement » les dés !

## Quatrième pièce

« Il y a dans le *Verbe*, écrit Baudelaire, quelque chose de *sacré* qui nous défend d'en faire un jeu de hasard<sup>23</sup>. »

Sans être kabbaliste, herméneutiste ou disciple de Jean-Pierre Brisset, il m'arrive pourtant de jouer avec les mots, de les interroger, d'en recombinaison les lettres, d'en trouver l'une ou l'autre anagramme : c'est encore une façon de questionner le Hasard, et rien n'est alors plus surprenant que les réponses obtenues, parfois sans effort, la voie libre, portes ouvertes aux énigmes du Sphinx, qui depuis si longtemps nous possède.

C'est, dira-t-on, le propre du rêve, de la transe et de la poésie (telle que nous sommes quelques-uns à l'entendre) d'envoyer ainsi les *messages* dont il n'est pas toujours possible, ni simple en tout cas, de déchiffrer les signes, de décrypter les codes, de pénétrer les arcanes, d'interpréter les non-dits, de reconnaître le *sens*...

Cependant, sur l'esquif incertain du présent, me viennent d'ailleurs (du passé ? de l'avenir ? La brume nous enveloppe...) deux ou trois noms de lieux dont la redistribution des lettres ne laisse pas d'étonner, sinon de frapper de stupeur.

Ainsi, d'évidence, voit-on MORTE en MORET et LUMEN en MELUN; et tel un syntagme descellé de quelque *Tombeau de Mallarmé*, SAMOREAU se LIRAIT SA MORT HAUT<sup>24</sup> !

---

<sup>23</sup> Cité par Pierre-Olivier Walzer dans son *Essai sur Stéphane Mallarmé*. Coll. Poètes d'aujourd'hui, Ed. Pierre Seghers, Paris 1963, p. 161.

<sup>24</sup> Quelque pêcheur du coin lirait, lui, ÇA MORD HAUT, ÇA MORD,

Qui donc nous attend au coin du bois ? Qui manipule en nous les plus inquiétants réactifs ? Qui fera sauter la banque ? Celle des données ? Celle du *Donné* ? Sera-ce en fin de compte le génie du Hasard, ce Ravachol ? Ou cet autre petit dieu de la malice, dont bientôt, s'il le permet, j'écrirai le nom et raconterai l'un ou l'autre exploit ?

\*

Pourquoi cette *Lumière de Melun*, soudaine, imprévue ?

Peut-être parce que jamais autant qu'aujourd'hui la lueur filtrant sous la porte ne m'a paru moins éphémère...

S'il est vrai que transcrire ces propos (n'est-ce pas la Sibylle qui les tient ?) focalise mon attention sur des faits, des *signaux*, pareils à ceux dont André Breton étoila ses œuvres les plus intimes et les plus révélatrices, mon intérêt, en rameutant ainsi le souvenir d'expériences, de rencontres, de coïncidences imprévisibles et parfois bouleversantes, que j'ai vécues, souvent racontées mais jamais vraiment écrites, paraît soudain attirer, ici et maintenant, de nouveaux événements à la même enseigne, pour moi bien *visible*, du Hasard objectif. Mon rôle, bien sûr, n'est pas de faire *la part des choses* : quelle part, d'ailleurs, et de quelles choses ? Dans cette auberge du bord de Seine, autant dire du bout du monde, il faut, en l'occurrence, pêcheur averti, laisser filer la ligne...

---

EAU ! ou encore ÇA MORD, OH !

\*

La ville de Melun (je l'ai oublié si je l'ai jamais su) est située non loin de la forêt de Fontainebleau, à une vingtaine de kilomètres en aval de Champagne, de Samoreau, de Valvins, de Moret, dans ce beau département de Seine-et-Marne, dont elle est le chef-lieu.

Ma mère prétend que, lors de mon séjour chez mes cousins de Champagne, en 1962, il m'arrivait de prendre le train pour Melun, dont je « dévalisais » les librairies. Je ne garde pourtant aucun souvenir de tels exploits, ni même de ma présence dans cette ville<sup>25</sup>.

Et voilà qu'au début de ce mois de juillet 1997, je reçois, transmis par la Maison de Poésie d'Amay, une enveloppe à mon nom et postée à Vaux-le-Pénil !

La lettre, qui date du 23 mai 1997, m'invite à participer à une discussion autour de mes œuvres « visitées », lors d'une « veillée-lecture » par les comédiens du Théâtre de la Naine Blanche, à la Bibliothèque de l'Arcature<sup>26</sup>, Yann Linard, le signataire, « sachant mon

---

<sup>25</sup> C'est le diable, d'ailleurs, si je me souviens, dans cette région, d'une autre gare que celle de Fontainebleau, où j'aurais pris, me semble-t-il, un train pour Paris : hier, 21 juillet 1997 (c'est d'un dérisoire !), je regardais, sur France 3, un téléfilm ennuyeux, dont l'héroïne, fort malmenée, jouée sans entrain par Grace de Capitani (d'origine belge ?), sort, le temps d'un ou deux plans fugaces, de la gare de Fontainebleau !

<sup>26</sup> Linard m'apprend, depuis Melun, qu'une nouvelle fois TROM a frappé : c'est lui qui, semble-t-il, est à l'origine de l'affaire ! Comment cette « prose » (qui commence à occuper *toute la place*), est arrivée à Vaux-le-Pénil, je me le serais donné en mille ! Un écrivain notoire, que ma femme et moi connaissons bien, aurait offert à la Bibliothèque de l'Arcature les bouquins de sa maison d'Héricy,

goût pour les interventions *extra-littéraires* » (?).

Pour ceux qui ignorent, comme je l'ignorais, où se trouve la commune de Vaux-le-Pénil, ils verront, s'ils cherchent bien sur la carte de France détaillée, qu'elle jouxte MELUN !

\*

« Le monde des forces se tient comme une toile d'araignée dont on ne peut faire vibrer un seul fil sans ébranler toutes les mailles<sup>27</sup>. »

J'aime citer cette phrase du R.P. Tempels, qui

---

commune voisine de Valvins ! Le destin de nos livres est bien étrange. Peu de temps après ce coup de fil, une pluie d'orage, comme on en vit rarement à Bruxelles, inondait les caves de l'avenue E. Max, imprégnait d'eau et bientôt de moisissures une bonne partie des livres que nous y avions entreposés ; parmi eux, quelques ouvrages, amicalement dédicacés, de cet auteur prolifique... Chose étrange, l'inondation fut très « locale » : dans les rues voisines, elle ne fit guère de dégâts... Je me garderai bien d'en tirer la moindre conclusion, les desseins des dieux sont impénétrables, non ? On pourrait encore ajouter que TROM est, bien entendu, l'image en miroir de MORT, que MORET est l'anagramme de MORTE, et que, peu de temps avant le déluge qui envahit les caves de l'immeuble où nous vivons Georgette et moi, l'une des voisines fut retrouvée morte dans des circonstances pour le moins dramatiques... Chassez le Hasard, il revient au galop, etc., etc. On n'en finirait pas d'ébranler les mailles de la nasse où nous sommes pris ! Ceci dit, les disciples de Messieurs Capgras et Sérieux peuvent préparer les camisoles, sait-on jamais ?

<sup>27</sup> R. P. Tempels, *La philosophie bantoue*, traduit du néerlandais par A. Rubbens. Présence africaine, deuxième édition, 1961, p. 41. Je me rappelle avoir acheté ce livre passionnant, début 1962, dans une librairie genevoise, dite « de gauche », non loin de la Place de Plainpalais, où je vivais, dans des conditions assez pénibles, une des périodes les plus difficiles de mon existence. Elle fut aussi, à bien des égards, une des plus extraordinairement riches en coïncidences de toutes sortes.

résume assez bien son propos sur ce qu'il nomme la philosophie bantoue. Elle correspond en tout cas à ma *vision du monde*, du moins à ce que j'attends de son *ordre poétique*, c'est-à-dire impermanent et créateur.

Sogyal Rinpoché ne dit pas autre chose : « La vraie spiritualité », écrit-il, « consiste également à être conscient du fait que, si une relation d'interdépendance nous lie à chaque chose et à chaque être, la moindre de nos pensées, paroles ou actions aura de réelles répercussions dans l'univers entier. Lorsque vous lancez un caillou dans une mare, sa chute produit des ondes à la surface de l'eau, et ces ondes se fondent les unes dans les autres pour en créer de nouvelles. Tout est inextricablement lié<sup>28</sup>. »

On pourrait, dans la même foulée (si j'ose dire) évoquer le battement d'ailes du papillon de Landerneau qui induira aux antipodes un épouvantable ouragan. Et citer le mathématicien Henri Poincaré : « Une cause très petite, qui nous échappe, détermine un effet considérable que nous ne pouvons pas ne pas voir, et alors nous disons que cet effet est dû au hasard<sup>29</sup>. »

\*

---

<sup>28</sup> Sogyal Rinpoché, *Le Livre tibétain de la Vie et de la Mort*, Ed. de la Table ronde, coll. Les Chemins de la Sagesse, Paris 1993, p. 68. Ce livre fut déposé dans mon casier, il y a un peu plus d'une semaine (j'écris ces mots le 21 juillet 1997), par un ami dont le « retour », après une trentaine d'années, a quelque chose d'exemplaire dans l'ordre du hasard, certes plus ou moins « sollicité ». Je le retrouve biophysicien et préoccupé de « spiritualité », alors qu'il était jadis, à l'Université de Liège (où je l'ai connu entre 1955 et 1958) plutôt « matérialiste »...

<sup>29</sup> Henri Poincaré, « L'invention mathématique », chapitre 3 de *Science et méthode*, Ernest Flammarion, Paris 1908

Du Hasard au Chaos, nous le savons aujourd'hui, il ne faut pas payer d'octroi en franchissant le pont. Cependant, ne s'agit-il pas d'un de ces mille et un ponts du Diable, que l'on trouve aux quatre coins du monde, là du moins où passent les fleuves et les rivières ? Et ce Diable, ce Djinn, il me semble en connaître le nom...

\*

Serai-je capable, enfin, de l'écrire, ce nom, et son histoire, celle, en tout cas, de son *apparition* dans mon existence, de la place de choix qu'il occupe dans mon panthéon fantastique ? Panthéon, car il s'agit d'un petit dieu plutôt que d'un petit diable, mais les avis sont très partagés...